Document generated on 04/18/2024 8:54 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Du règne de Phallus à l'avènement d'une humanité intégrale
Un grand essai ironique, subversif, troublant de Madeleine Ouellette-Michalska — *L'Échappée des discours de l'oeil*

Robert Vigneault

Number 25, Spring 1982

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39484ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Vigneault, R. (1982). Review of [Du règne de Phallus à l'avènement d'une humanité intégrale : un grand essai ironique, subversif, troublant de Madeleine Ouellette-Michalska — *L'Échappée des discours de l'oeil*]. *Lettres québécoises*, (25), 79–81.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par Robert Vigneault

Du règne de Phallus à l'avènement d'une humanité intégrale

Un grand essai ironique, subversif, troublant *de Madeleine Ouellette-Michalska :* L'Échappée des discours de l'oeil

Je l'affirme sans ambages : depuis *Les Deux Royaumes*, de Pierre Vadeboncoeur, paru en 1978, je n'ai pas lu d'essai aussi fort ni aussi écrit que *L'Échappée des discours de l'oeil*[1]. Mais ces deux oeuvres ne se comparent pas uniquement sous le rapport de la qualité de la pensée et de l'écriture : elles me paraissent, au fond, faire écho à une même angoisse face à une crise de civilisation. L'essayiste des *Deux Royaumes* n'est-il pas cet homme traqué jusqu'à la limite du tolérable par la civilisation des *discours de l'oeil*, et qui se fraie difficilement un chemin « au-delà des apparences » de ce monde « fallacieux et bas » vers cet autre « Royaume », intérieur et spirituel, où l'Âme, instance suprême, puisse librement s'épanouir ? C'est donc bien d'*échappée* qu'il s'agit aussi dans le livre de Vadeboncoeur, fût-ce en direction d'un univers de valeurs idéales, ou d'une transcendance d'inspiration platonicienne. Ajoutons qu'avant de franchir le pas, l'essayiste aura porté sur la « modernité » des jugements d'une extrême sévérité qui recoupent, d'une certaine manière, le diagnostic de Madeleine Ouellette-Michalska sur la déchéance de notre monde dit « civilisé ».

Donc, dans les deux cas, crise de civilisation, malaise aigu et volonté de rupture. Mais, cela dit, les divergences restent énormes entre ces deux essais. Le nombre et la variété des références culturelles, donc une riche intertextualité, manifestent que Madeleine Ouellette-Michalska a pleinement assumé, tout en conservant ironiquement ses distances critiques, cette « modernité » qu'a franchie Vadeboncoeur en claquant pour ainsi dire la porte. Et, histoire d'illustrer à quel point ces deux essayistes ne sont pas sur la même longueur d'onde, je citerai le texte suivant de Vadeboncoeur, que Madeleine Ouellette-Michalska, si je ne me trompe, pourrait (à un mot près) endosser, mais à la condition de le subvertir en gommant « l'âme » pour y inscrire « la femme » :

> *Je me représentais l'âme comme capable d'une parole autonome, mais ne pouvant parler que par le truchement de bouches empruntées, qui la trahissent sans répit. C'est là son drame : elle est muette. Elle se retire davantage, d'ailleurs, du fait que toute la place est prise par le discours. On ne soupçonne même plus qu'elle existe, différente, divine, insoumise, mais plus emmurée et plus profonde que l'inconscient de Freud.*[2]

Les rencontres sont tout de même frappantes : les points de vue seraient-ils à jamais irréconciliables ? On se souviendra, en tout cas, de la dédicace d'*Un amour libre*, qui marquait discrètement une affinité :

> *Je souhaite que ces souvenirs tombent sous les yeux de personnes qui ne sont point suffisantes : ce seront sans doute surtout des femmes.*[3]

À mon avis, l'essayiste des *Deux Royaumes* aura vécu très profondément le malaise de notre civilisation, et éprouvé le besoin « d'une évocation à quelque instance supérieure intime et inconnue », mais sans réussir à nommer vraiment ce manque, s'étant enfermé, pour l'analyser, dans des catégories apprises, toutes faites, celles de Platon, du cours classique, de l'humanisme chrétien. En revanche, le livre de Madeleine Ouellette-Michalska me paraît en prise directe et très concrète sur le problème qui angoisse l'homme traqué. Ce n'est pas l'oubli de l'« âme » (rationalisation chrétienne) qui fait du Royaume d'*ici* un espace de plus en plus (littéralement) irrespirable. C'est l'absence ou plutôt l'exclusion de la femme, soit l'occultation de la moitié de l'humanité réelle, qui inflige à la civilisation actuelle cette figure grimaçante de douleur et d'imbécillité. Infantile, lassant, mais combien périlleux, le perpétuel duel des mâles :

le cowboy Président braque son *Colt* sur l'U.R.S.S. qui brandit ses missiles . . .

D'autre part, le livre de Madeleine Ouellette-Michalska me paraît impliquer une troublante mise en question de la problématique généreuse, fascinante, du moins à première vue, des humanistes de la lignée de Jung, Bachelard, Claudel, Karl Stern, Mikel Dufrenne, et bien d'autres. Ce n'est pas assez dire — c'est peut-être même mal poser le problème — que de décréter qu'il faudrait à notre monde un supplément d'âme, ou d'*anima* : ne serait-ce pas encore colmater les brèches de l'humanité avec des valeurs humaines, soit du féminin « culturalisé » ou récupéré par le discours masculin ? Le vrai problème, autrement plus concret, plus charnel, c'est que ce « Royaume » n'est pas déplorable à cause de l'absence de l'*Éternel féminin*, dont l'image compensatrice a toujours joui d'un fort prestige, mais suite à l'exclusion de la femme *réelle*, fomentée depuis l'origine de l'histoire sur la terre des *hommes*. L'homme dispose de l'Oeil, c'est-à-dire du savoir rationalisateur qui lui procure le pouvoir, la maîtrise. La femme n'est plus que le mélancolique signe culturel de l'origine perdue, depuis qu'on l'a convertie en valeurs dites féminines : *anima*, la contemplation, la sagesse, la rêverie, la poésie . . . On retrouvera, chez Vadeboncoeur, profondément attaché à cet humanisme traditionnel, certaines de ces valeurs qui servent de succédané à l'absence de la femme : le cloître de l'« âme », par exemple, et le poétique univers de l'Enfance où l'on peut retrouver, écrit-il, « une certaine intégrité primitive ». Mais ces belles valeurs-refuges, si féminines soient-elles, ne valent pas une présence réelle, celle de la femme, notoirement absente de l'univers littéraire d'un Vadeboncoeur ; ou encore, perçue chez Claudel comme « la promesse qui ne peut pas être tenue » ; réduite, somme toute, par « l'écran des réalités culturelles » à n'être qu'un « signe » qui « garde le monde charnel hors de sa portée (. . .) » (p. 151).

Le véritable « péché originel », le malentendu primordial, — source de l'incurable nostalgie humaniste, — n'aurait-il pas consisté dans cette marginalisation systématique de la femme, réduisant l'humanité à n'être qu'une entité bancale, désintégrée, source d'un discours partial, fallacieux, irréel ? L'ostracisme qui frappe la femme et qu'elle finit par intérioriser aurait donné des fruits chétifs, secs, pernicieux, voire mortels. Et le conquérant Phallus, aujourd'hui, acculerait l'humanité à l'apocalypse . . .

J'ai l'air, sans doute, d'être tombé sous la coupe d'un féminisme militant ; aussi me dois-je de souligner qu'une certaine image — projection du discours masculin ? —, celle de l'amazone agressive, dérisoire, (privée du Membre auguste), cette image, ou mieux cette caricature, vient souvent se surimposer à l'idée que le mâle moyen, même bien intentionné, se fait des revendications féminines. Mais qu'une femme, comme c'est le cas dans *L'Échappée des discours de l'oeil*, renonçant à la rigidité de l'esprit de système, en vienne à aborder cette question (rebattue) sous l'angle de la recherche et sur le mode du questionnement et de l'*essai*, qu'elle s'adonne ironiquement (le rire pouvant être l'envers des larmes) à la déconstruction d'un vécu qui l'agit et qui la nie, alors la question resurgit, neuve, entière, grave, urgente. Ce qui, à mes yeux, confère à cet essai son mordant, sa force de persuasion, c'est que, loin de tenir le raide discours de vérité qu'on attendrait, nécessairement marqué, comme tout système, au coin de l'étroitesse d'esprit, il se signale, tout au contraire, par une belle et impressionnante ampleur de vue. L'auteur, en effet, a tenu à étayer son propos d'une recherche approfondie sur les ramifications essentielles qui permettent de situer avec exactitude le problème de la condition féminine. Elle s'est imposé la tâche d'interroger l'histoire, l'anthropologie, la sociologie, la philosophie, la psychanalyse, l'art, la littérature. Tant d'érudition, pourtant, ne vise qu'à assurer à ses analyses des assises réelles, car la véritable visée de cet écrit est bien celle de l'*essai* : l'interpellation de ce donné brut (et souvent brutal !) sur un certain *ton*, celui de l'ironie qui charge les énoncés et jusqu'aux mots de connotations inédites, entraînant la subversion du sens.

Le contenu de cet essai sera donc substantiel, comme en témoignent l'abondance des notes, la richesse de l'intertexte et des références culturelles. Et les fantasques ruptures de ton que provoque une écriture complexe, tantôt dissertative, tantôt ironique et poétique, n'empêcheront pas l'ensemble d'être rigoureusement construit. À moins que ces sautes d'humeur scripturaire ne servent justement à contester formellement la composition rigoureuse trop attendue, à l'instar de la *Postface* (du début) et du *Prologue* (de la fin), qui, tout en faisant la nique à l'idée reçue d'une table des matières bien rangées, signifient la mise à distance du vieil ordre de choses et l'*échappée* vers des temps nouveaux. Se référant aux recherches de l'ethnologie sur les trois étapes (primitive, barbare, civilisée) du développement des sociétés, l'auteur discerne les *règles* imposées par l'instance masculine au corps de la femme, réglage provoqué par la hantise de « l'inquiétant débordement de vie et de jouissance que son corps semble receler » (p. 128).

> *La pensée occidentale s'est édifiée sur la négation du corps et l'exclusion de celle qui en incarnait une présence trop sensible, mais la nostalgie de l'origine persiste et la hantise matricielle obsède les esprits. (p. 149)*

C'est une scission fondamentale entre la nature et la culture, entre le corps et la pensée conceptuelle qui s'inaugure ainsi, et que consacrera la « naissance de la philosophie » ou du *discours de l'Oeil*, « organe de reproduction du savoir et du pouvoir » (p. 60). L'idéologie dominante réservera cette « reproduction » toute spirituelle à l'homme, les femmes étant « affectées à la séduction et à la reproduction des corps » (p. 131). Ainsi le veut la Culture, interprète de la Nature : si le devoir de la femme est d'enfanter selon la chair, et conformément aux règles matrimoniales, sociales et religieuses édictées par l'Oeil du Maître, c'est à l'homme qu'il incombe d'engendrer selon l'esprit. Coupé du corps ainsi *mis à la raison*, le Verbe du Penseur tendra effectivement à devenir rationnel, rationalisateur, systématique, et, sur cette lancée, fanatique et violent. Livré à lui-même, isolé, le masculin se caractérise, en effet, par son appétit de pouvoir, par sa volonté de conquérir l'espace par tous les moyens possibles, — instinct agressif qui trouvera à s'exercer dans l'appropriation territoriale comme aussi dans la mainmise sur le corps de la femme dont le mâle voudra cadastrer l'espace génital. Les pièces à conviction ne manquent pas, depuis la clitoridectomie jusqu'à la ceinture de chasteté en passant par les horreurs de l'infibulation, et l'auteur s'est richement documenté ! Le discours de l'Oeil ou de la rationalisation masculine gagnera progressivement toute l'expression humaine : un chapitre étudie l'évolution de l'inscription de la pensée, opération très concrète, à l'origine, très liée au corps, mais devenue de plus en plus abstraite jusqu'à l'apparition de l'écriture où les signes n'ont plus qu'un lien arbitraire avec le réel. Les temps sont mûrs pour l'intervention de la psychanalyse : Freud érige le pénis au centre de toute vie psychique, tant femelle que mâle, en attendant que la préciosité scolastique de Lacan consacre le culte de Phallus, signifiant-Maître. Que fait la Mère pendant ce temps ? Elle fait des petits, elle fait le ménage, et attend le Chef qui, lui, fait la loi et veille à la stricte observance, quitte à devoir la tourner aussi, à l'occasion, au bordel, au cinéma porno ou chez la stripteaseuse pour ventiler les instincts libidineux du corps refoulé.

Madeleine Ouellette-Michalska complète cet éclairage multi-disciplinaire de la condition féminine par un survol de la perception du féminin dans la littérature, depuis l'époque des troubadours jusqu'à la littérarité du « 21e siècle ».

> *L'échec du rapport à la Nature engendre l'échec historique dont il est à la fois cause et produit. L'histoire est le récit de la violence opérationnelle de l'homme sur la nature et ses habitants. La littérature en est l'illustration symbolique. Les conventions littéraires évoluent, les modes de vie changent, les empires se construisent et s'écroulent, mais le ventre féminin reste l'alibi du mythe prométhéen des conquérants d'espace. Peu importe donc qu'il se pavane à la cour, se terre au fond de son campement, s'affuble d'extravagances* punk *ou se convertisse en signe. Le théâtre, la poésie et le roman occidentaux ont toujours répété le même drame. La séparation du corps et de l'esprit, la fossilisation de la Mère et la traduction de cette perte dans des discours substitutifs et récupérateurs. (pp. 264-265)*

Pour finir, l'auteur essaie, à travers de nombreux et suggestifs exemples, de dessiner les traits caractéristiques, encore en devenir, de cette écriture au féminin qui tend salutairement à ramener « le corps sous la langue ». Cette volonté nouvelle d'une expression féminine autonome est un signe des temps : elle révèle l'urgence (et l'espoir) d'une civilisation renouvelée, issue d'une humanité enfin intégrale, pleinement homme et femme. Cette aube exaltante, le *Prologue* (de la fin) l'annonce poétiquement, avec la force d'attraction d'une belle utopie :

> *L'homme du discours est mort. L'Oeil est mort. Mais l'être de chair est vivant. (. . .) L'homme rit. Il se sent bien. Ne cherchant plus en moi la vierge, la mère ou la putain, il ne craint pas de voir surgir le Père terrible et tout-puissant. La terre nous enseigne le corps à corps des langues et des fibres. L'amour recommence le monde à deux. (p. 315)*

Projet ambitieux que celui de situer le problème de la condition féminine dans sa juste

perspective historique et idéologique, et, à cet égard, ce livre offre sûrement une impressionnante synthèse. Mais ce qui en fait proprement un *essai*, c'est la prise en charge littéraire, l'appropriation personnelle et l'originale mise en texte de ces analyses passionnément assumées par le vécu de l'écrivain. La passion, toutefois, s'exprime rarement ici sur le mode du pur lyrisme. Elle prend plutôt la forme d'une déconstruction malicieuse de la pensée et du langage reçus, laquelle produit souvent une étrange poésie ironique. Soulignons que cette Ironie, derrière le brillant masque stylistique, est une attitude permanente de l'être, la conscience lancinante de la distance entre l'idéal d'une Humanité intégrale et cette grimace, souvent repoussante, d'une société qui aura réussi à convertir la nature en culture, soit qu'elle ait vulgairement livré le corps de la femme au voyeurisme et à la cupidité de l'Oeil, soit que, dans le genre inspiré et sublime, elle se soit fabriqué une image nostalgique de l'Éternel féminin après que la femme de chair ait été soigneusement exclue du réel. Ce narcissique discours de l'Oeil qui ne fait que renvoyer au Même ou à l'Identique contrarie vivement le voeu d'un discours naturel qui soit véritable dialogue avec l'Autre : comment la conscience d'un tel divorce ne serait-elle pas ironique ?

Cette ironie passionnée marque diversement l'écriture de l'essai. À un niveau plus voyant, elle en provoque la fragmentation signalée par des modifications graphiques. Le passage fréquent à l'italique souligne la transition depuis la vigoureuse prose d'idées qui commente le document avec humour ou humeur au texte lyrico-ironique qui en enregistre le retentissement. Ailleurs, encore, pour mieux déboulonner quelques monuments de mâle suffisance (Claude Lévi-Strauss, Platon, Lacan, Freud, Breton), l'auteur passe de l'essai à la satire, voire à la parodie, en mettant en scène quelques leçons magistrales truffées d'un commentaire caustique. Ces tableaux représentant le dialogue des Maîtres avec leurs disciples sont sans doute la forme la plus virulente de l'ironie, celle par quoi l'écrivain se dissocie le plus manifestement des sommités critiquées : aboli tout terrain possible d'entente, il ne reste que cette ostentation parodique du discours de Maîtrise.

Ce livre est beau à *voir* — j'ai plaisir à le signaler — avec ses illustrations suggestives, sans excepter la photo de Kèro qui prouve que l'auteur sait astucieusement détourner à ses fins le discours de l'Oeil . . .

Un grand essai québécois, donc, ou mieux, compte tenu de sa visée universelle, un grand livre. Un livre qui cherche méritoirement, à travers d'inévitables « rechutes », à *échapper* au *discours de l'Oeil*, et qui parvient souvent à retrouver une parole jaillie en direct du corps. Digne *Prologue*, tout compte fait, à l'expression trop longtemps différée de l'Humanité intégrale. □

1. Madeleine Ouellette-Michalska, *L'Échappée des discours de l'oeil*, Montréal, Les Éditions Nouvelle Optique, 1981, 330 p.
2. Pierre Vadeboncoeur et autres, *Un homme libre : Pierre Vadeboncoeur*, Montréal, Leméac, coll. « Indépendances », 1974, pp. 120-121.
3. Pierre Vadeboncoeur, *Un amour libre*, Montréal, HMH, coll. « Sur Parole », 1970, p. 11.